

À propos des monographies ...

Marguerite BIALAS
Molsheim (Bas-Rhin) :

" *Les monographies, ça ne m'intéresse pas ... Ça m'ennuie !* " ...

une réflexion qu'il m'arrive d'entendre dans les réunions de pédagogie institutionnelle (p.i.) que l'IBREM (Institut Bas-Rhinois de l'École Moderne) organise tous les trimestres à Strasbourg... Cela m'interroge, sachant que pour une personne qui le dit à voix haute, dix pensent de même en silence. Que faisons-nous alors ensemble ? Sur quels malentendus est fondée notre réunion ? Qu'est-ce donc que cette pédagogie institutionnelle qui, à la fois, nous réunit et nous divise ? La monographie ne fait-elle pas partie intégrante de la p.i. ?

Rappelons-nous le trépied dont parlait Fernand Oury, c'est-à-dire la prise en compte des trois dimensions nécessaires, selon lui, quand on veut parler de classe p.i.:

1. Les techniques, le matérialisme.

Ce sont principalement les techniques Freinet, des activités qui donnent du sens aux apprentissages scolaires :

- l'édition d'un journal scolaire composé de textes libres, choisis et mis au point par la classe, et sur lesquels s'ancre l'apprentissage de la langue ;
- la correspondance scolaire, individuelle et collective, avec l'ouverture sur le monde que cela représente pour les enfants et pour la classe, la découverte de l'autre, pareil et différent à la fois ;
- la réalisation d'albums qui sont la trace des recherches collectives faites par la classe et qui peuvent devenir documents pour d'autres : une sortie enquête d'étude du milieu, un compte-rendu d'expérience, une recherche mathématique, un recueil de textes à thème, etc. ;
- le calcul vivant, à partir de situations qui posent réellement problème dans la classe et sur lesquelles s'ancre l'apprentissage des outils mathématiques ;
- la découverte de techniques d'expression libre, comme les arts plastiques, la musique, le théâtre...
- etc.

2. Le groupe.

L'influence des phénomènes de groupe sur les réalisations de la classe, sur les apprentissages, sur l'évolution des enfants. Les repères donnés lorsque statuts, rôles et fonctions de chacun sont précisés... (Récemment, le numéro 12 de la revue «*Je est un autre*» proposait plusieurs articles sur ce thème ainsi qu'une large bibliographie).

3. L'inconscient.

Reconnaître que l'inconscient existe : celui des enfants, celui des parents, celui des enseignants, et que cet inconscient ne reste pas à l'extérieur de l'école ! (Voir le passage sur l'inconscient dans le Mémento démarrage de René Laffitte et AVPI).

Évidemment, on ne maîtrise pas tout cela dès le premier jour de classe. Et l'on ne peut pas apprendre par des exercices de simulation ! Il nous faut apprendre par tâtonnement expérimental ainsi que par l'échange et la confrontation permanente avec d'autres, qu'ils soient présents physiquement ou par les traces qu'ils ont laissées. C'est un travail de longue haleine et, selon la personnalité de l'institut et le moment de sa vie, il ou elle va peut-être développer un peu plus le côté des techniques, ou le côté groupe, ou le côté inconscient, sachant tout de même qu'on tend vers un équilibre des trois pieds, pour reprendre la comparaison avec le trépied.

Mais comment aborder de front ces trois dimensions lorsque l'on veut raconter, décrire sa classe dans le dessein d'en tirer quelque chose de transposable, d'utile à d'autres tant au niveau de la pratique qu'à celui de la réflexion théorique ? Comment témoigner d'un parcours, d'un vécu dans lesquels sont

impliqués des éléments aussi nombreux que ceux qui sont à l'œuvre dans une classe, aussi banale soit-elle ?

La monographie, disait F.Oury, **c'est notre langage spécifique, un langage qui prend en compte les trois dimensions de la p.i. et qui témoigne de la complexité d'une classe coopérative.** Le seul langage possible, selon Lacan.

Seulement, plus que dans d'autres activités à propos de la classe, c'est dans le travail de la monographie que nous pouvons nous trouver brusquement face à quelque chose qui témoigne de l'existence de l'inconscient, (ce truc qui nous gouverne à notre insu + réf.).

Cela peut être insupportable pour certains (ce qui ne les empêche pas de bien faire leur classe, comme il n'est pas nécessaire de savoir démonter un moteur pour bien conduire sa voiture !)

D'autres, au contraire, vont accepter petit à petit d'en savoir un peu plus, de se former à la prise en compte de l'inconscient. Cela passe par une démarche personnelle dans laquelle on s'implique, seul ou en groupe ; par un entraînement à la parole vraie, à l'écoute ; mais aussi par la lecture, entre autres, de monographies.

La monographie : une œuvre collective.

Si une monographie, c'est bien une prise de notes et une écriture solitaire et singulière, c'est aussi un écrit qui est passé par une lecture et une mise au point collective, par un échange entre l'auteur et un groupe de pairs.

Différent du «cri du cœur» de l'institut qui couche sur le papier ses observations ou ses émotions professionnelles à la façon d'un journal intime, et qui en reste là.

Différent aussi du travail universitaire qui, pour être validé, doit forcément être conforme aux critères du moment et du lieu, voire d'une personne ayant autorité en la matière.

Cet échange avec des pairs, ce travail d'élaboration autour du texte présenté va permettre à l'auteur de prendre de la distance avec la classe qu'il décrit, avec son vécu, et éventuellement d'en comprendre plus que ce qu'il ressent spontanément. Ceci dans le plus grand respect de l'inconscient de chacun, inconscient qu'il n'est pas question d'étaler sur la place publique ni même de chercher à voir. En cela, le travail de monographie a quelque ressemblance avec ce que nous faisons en classe lorsque nous organisons des moments de *Choix de textes*, avec questions et commentaires du groupe, puis mise au point collective d'un texte choisi.

De plus, l'écriture d'une monographie est un travail collectif que j'ai toujours senti comme quelque chose de très généreux, de cette générosité qui pour moi, caractérise Freinet et Oury et qui fait partie de notre héritage. «*On allait aux réunions avec le quart d'une idée qu'on se dépêchait de communiquer aux copains, et l'on revenait dans sa classe avec trois nouvelles idées !*», se rappellent les anciens militants Freinet. À l'opposé d'un carriérisme où des individus se servent du travail des autres pour se faire leur place au soleil, les échanges qui ont lieu dans les groupes de pédagogie institutionnelle, dans les stages ou à propos des monographies, ne garantissent ni gloire, ni fortune, mais ils permettent, encouragent, soutiennent le développement de chacun des participants dans le respect de leur personne... À plusieurs, on devient plus intelligent : les richesses, les compétences de chacun enrichissent les autres et chacun repart pourtant plus riche lui-même.

C'est ce qui se passe dans une classe «*radicalement transformée par les techniques Freinet et la pédagogie institutionnelle*». Mais n'est-il pas important, pour des adultes aussi, de pouvoir travailler ensemble, s'intéresser à des objets communs, tout en gardant son identité, son style propre, sans être obligé de ressembler à ceux qu'on aime ou qu'on admire ?

Enfin, je pense que l'écriture et la publication d'une monographie font de l'enseignant ordinaire un vrai pédagogue : élaborer une théorie en réfléchissant sur sa pratique, c'est poser un acte de maîtrise. C'est se faire entendre et laisser une trace utilisable par d'autres. C'est une façon de s'inscrire.

Évidemment et c'est peut-être le plus important, le travail à propos d'une monographie se fait sur la base du volontariat, du libre choix de chacun, au moment où cela lui convient.

Et c'est très bien ainsi.